

*Des lieux
de liberté*

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Des lueurs de liberté / Michèle B. Tremblay

Nom : Tremblay, Michèle B. (Michèle Bergeron), 1953- , auteure
Tremblay, Michèle B. (Michèle Bergeron), 1953- | Vie à construire

Description : Sommaire incomplet : tome 1. Une vie à construire

Identifiants : Canadiana 20210044608 | ISBN 9782897835460 (vol. 1)

Classification : LCC PS8639.R453885 D47 2021 | CDD C843/.6–dc23

© 2021 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture: Sybiline

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS
lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE
prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2021
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

M I C H È L E B .
T R E M B L A Y

*Des lueurs
de liberté*

★ *Une vie à construire*



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

L'espoir des Bergeron

1. *Un bel avenir*, 2016
2. *La crise*, 2017
3. *L'héritage*, 2017

*Faire renaître le passé
Entrelacer réalité et fiction
Raconter une histoire
Redonner vie
Créer.*

*À la mémoire de Lauréanne Harvey
et Léonce Desgagné.*

PARTIE I

Le courage
de la petite fillon

1

Été 1920, Saint-Fulgence-de-l'Anse-aux-Foins

En ce beau dimanche avant-midi du mois de juillet, après avoir assisté à une messe haute en couleur, Wilfrid Harvey et sa famille reviennent lentement à la maison. Le temps est doux et ensoleillé, les chemins, beaux et secs. *Un vrai p'tit paradis sur terre*, se dit le père en regardant les champs de foin autour de lui onduler mollement sous l'effet de la brise. Les chauds rayons du soleil font étinceler les herbes comme des gerbes d'or. Un bras négligemment posé sur sa cuisse, il tient les rênes de sa voiture à cheval d'une seule main, le nez au vent, enivré par les odeurs de vase venues de la rive du Saguenay et de la baie de la Rivière-aux-Outardes, qui entre profondément dans les terres et borde la route du village. Chaque printemps, des milliers d'outardes font escale dans ces battures riches en nourriture, suscitant chaque fois la joie des villageois. Pendant un bref moment, le père sent vibrer en lui un élan de contentement qui le surprend lui-même. Voilà un sentiment qu'il n'a pas souvent éprouvé dans les derniers mois!

— On est-tu ben à matin! s'exclame-t-il en jetant un coup d'œil sur sa femme, assise à ses côtés, et ses deux enfants, installés bien sagement à l'arrière.

Joyeux, il dodeline de la tête lentement en sifflotant un petit moment.

— Attention aux bosses, s'écrie alors sa femme, Aurélie, essayant tant bien que mal depuis plusieurs minutes d'ajuster sa position afin de diminuer les chocs sur le bas de son dos endolori.

Wilfrid Harvey soupire, son bonheur aussitôt évanoui. Par moments, il n'en peut plus d'entendre sa femme lui dire de faire attention à ceci, cela, se lamenter tous les jours que le bon Dieu amène. Il soupire à nouveau. Le visage plutôt carré auréolé d'une chevelure brune bouclée naturellement, Aurélie a les traits délicats et un regard de velours sous des sourcils parfaitement dessinés. Elle était la plus belle fille du village lorsqu'il l'a mariée. Mais depuis quelque temps, c'est comme s'il n'arrivait plus à se souvenir de cette superbe jeune femme insouciant de dix-huit ans, Aurélie Desgagné de L'Anse-Saint-Jean, qu'il a mariée treize ans auparavant et qui lui a donné deux beaux enfants. D'abord une fille, Lauréanne, onze ans, sa «fillon» comme il se plaît à l'appeler, intelligente, forte, courageuse, toujours prête à l'aider à la ferme, et Antoine, neuf ans, affectueux, astucieux mais plutôt rêveur et indolent, qu'il considère un peu comme le petit garçon à sa maman.

— OK. J'vas faire attention, grogne-t-il. Mais tu sais, le chemin, y a des bosses. C'est que tu veux que je fasse, tabarouette ?

— Je sais ben, acquiesce-t-elle, accommodante.

Avec courage, elle se redresse et esquisse un petit sourire.

— Ah là, tu vois ! s'exclame-t-elle d'une voix plus forte, ça va déjà mieux.

La journée est particulièrement lumineuse. Elle ne voudrait pas gâcher la joie des siens. Si rare ces temps-ci. La jeune trentenaire sourit, tentant de présenter un visage heureux à son mari et à ses enfants malgré la douleur lancinante qu'elle éprouve aux reins depuis trop longtemps déjà. Grande et élancée depuis sa puberté, Aurélie a vu son corps s'émacier depuis la fin de l'hiver, affectée par ces épées qui lui pilonnent presque sans arrêt le bas du dos. Assise précautionneusement aux côtés de son mari sur un gros coussin de plumes qu'elle s'est confectionné et qu'elle a installé sur le banc de bois, elle change de sujet et rappelle avec humour la messe que les fidèles de la petite église du village ont eu la chance de vivre un peu plus tôt.

— Ce prêtre-là, c'est vraiment quelqu'un à part des autres, déclare-t-elle d'un ton gai. Eille! Nous lire de la poésie en plein sermon! On n'a pas vu ça souvent icitte.

Profitant de la diversion, le père raconte quelques souvenirs.

— Quand chus né, en 1885, c'était lui, Alfred Tremblay, qui était notre curé du village, relate-t-il d'une voix forte pour couvrir le bruit des roues sur le gravier. Pis c'est lui qui m'a baptisé. Ma mère m'a toujours raconté qu'il était ben spécial. Ben là, on en a eu la preuve tantôt. Eille! Un curé poète, on aura tout vu!

— Oui, mais y est pus curé asteure, rappelle la mère. Ça fait longtemps à part de ça. Y est professeur de théologie au séminaire à Chicoutimi. Depuis vingt-cinq ans, qu'y a dit tantôt. Aujourd'hui, y était là pour souligner la date de sa consécration. Eille! Alfred Tremblay, un petit gars de Grande-Baie.

Les deux bras appuyés sur les sièges d'en avant, la petite Lauréanne n'a pas manqué un mot de la conversation.

Cheveux cendrés tressés en nattes, yeux noirs comme du charbon, vive et curieuse, la jeune fille se montre toujours à l'affût de tout ce qui se passe autour d'elle.

— Comme poète, intervient-elle, son nom, c'est Derfla, maman. Alfred à l'envers.

— Tu te souviens de ça, toi, fillon ? l'interpelle son père en se tournant vers elle, la pointant du menton.

— Ben, c'est facile, réplique-t-elle en haussant les épaules. Notre maîtresse, M^{me} Bergeron, nous a déjà parlé de lui. Elle nous a même fait lire quelques-uns de ses poèmes.

Lauréanne hésite quelques secondes, timide.

— J'en ai appris un, ajoute-t-elle finalement. J'peux vous le réciter si vous voulez.

La mère jette un coup d'œil sur son mari afin d'observer sa réaction. Il n'aime pas les bavardages inutiles et elle ne voudrait pas le mettre de mauvaise humeur. Il fait un signe avec la main.

— Bon, ben, envoie ! lance-t-il à sa fille. Récite-nous ça !

Lauréanne est contente. Assise bien droite sur son petit banc de bois, d'une voix pleine de sentiment, les mains jointes sur sa poitrine, elle commence sa récitation :

— *Ici le Saguenay, chef-d'œuvre des abîmes,
Poème surhumain qu'on n'ose approfondir,
Rivages découpés en syllabes sublimes,
Qu'on voudrait épeler avant que de mourir.*

Un long silence suit la fin de la déclamation, au moment même où le père quitte le chemin principal pour engager son boghey dans le rang Saint-Louis, qui mène à leur ferme.

Devant lui, une longue côte sinueuse à monter dans les terres. Le père tire d'un petit coup sec sur les rênes de sa jument pour lui rappeler l'effort à venir.

— Ouais ! C'est toute une fillon qu'on a là ! Poète en plus de toute, se moque-t-il.

— Le poème est ben plus long que ça, précise la jeune fille, tout heureuse. Ça, c'est juste une petite partie. Mais ça parlait du Saguenay et je trouvais ça tellement beau.

— T'as ben raison, c'est très beau, ma fille, l'assure sa mère.

Reprenant un air sévère, le père réplique :

— Ouais, ben, j'espère que tu vas encore être capable de faire ta part en arrivant. C'est ben beau, la poésie, mais ça rapporte pas ben ben, ajoute-t-il en ramenant ses yeux sur la route afin d'éviter un gros cahot.

Lauréanne sait bien que ce n'est pas l'ouvrage qui va manquer dès qu'ils vont descendre du boghey : remettre la jument fatiguée dans son pacage et lui donner à boire, puis aider sa mère à faire le dîner et tout ramasser ensuite, comme c'est le cas de plus en plus souvent. Après, elle devra s'occuper du jardin potager, puis sûrement réparer quelque clôture ou équipement avec son père.

* * *

En attendant, Lauréanne a mieux à faire. Elle se tourne vers le paysage derrière eux pour l'observer, vu des hauteurs. Au loin, elle peut apercevoir les Laurentides qui découpent l'horizon. *La poésie, c'est comme la nature : les deux, c'est tellement beau*, se dit-elle en laissant son regard se perdre dans les profondes eaux gris-bleu, presque noires, de la rivière en contrebas. Lauréanne aperçoit une petite partie de son village qui, bâti sur une longueur de trois milles longeant le littoral, est divisé

en trois sections. Une première juste en bas, où s'alignent de jolies maisons de bois avec pignons de chaque côté de la route. À gauche, une seconde partie érigée sur une grosse pointe de rochers, nommée le cap des Roches, qui, lorsque la marée monte, s'avance très loin dans les eaux de la rivière. C'est sur ces hauteurs, à bonne distance de la rive, qu'ont été construits l'église et l'hôtel de ville de même que plusieurs maisons de notables. C'est là aussi que demeurent ses grands-parents Harvey, propriétaires de l'une des plus belles terres du village. Elle ne peut que deviner le long chemin bordé de maisons qui continue sur le cap jusqu'à un tournant vertigineux, un coude baptisé «le bout du monde» par les villageois tellement tout un chacun a, un jour ou l'autre, eu l'impression de tomber en s'approchant de cet immense précipice. Elle imagine la route qui redescend alors assez raide et s'étire dans une anse où les pêcheurs tendent sur la grève de grands filets qui disparaissent sous l'eau à la marée haute. Lauréanne aime son village, qui déborde d'un côté jusqu'à l'Anse-à-Pelletier, dépassé le cap Jaseux, un peu avant Sainte-Rose-du-Nord et, de l'autre côté, jusqu'au rang Saint-Joseph en allant vers Chicoutimi, la petite reine du Nord où demeure son grand-père Desgagné, le père de sa mère.

Vers l'avant, elle reconnaît la gorge profonde dans laquelle la route a été construite. Elle entend la jument souffler fort dans le chemin pentu qui serpente sur plus d'un mille de long. *Pauvre petite Luna*, songe-t-elle en s'apitoyant sur le sort de la jument qui doit tirer si fort dans cette montée qui n'en finit plus. Elle se dit qu'il en faut de la puissance pour parcourir ce chemin côteux, raboteux, sinueux mais si beau qui mène au plateau où se trouve leur ferme.

* * *

Sitôt débarqué de sa voiture, Wilfrid s'empresse d'aider sa femme à descendre afin de vite dételer la jument, qu'il confie à Lauréanne. Il pense à ses vaches qui n'ont pas été tirées depuis la veille et dont le pis doit être aussi gonflé qu'un ballon. Fort et travaillant, de belle apparence, chevelure brune abondante, traits délicats, yeux bleus perçants et fine moustache, l'homme de trente-quatre ans aime prendre soin de ses animaux et de cette vaste terre que lui a donnée son père, Michel Harvey, lors de son mariage. Lui-même parti de La Malbaie en 1868 à l'âge de vingt-deux ans, voguant du Saint-Laurent jusqu'au Saguenay sur une goélette, il avait fait de l'Anse-aux-Foins son chef-lieu, achetant au fil du temps et suivant la naissance de ses six garçons presque l'entièreté des terres disponibles dans le village et les rangs.

En marchant vers l'étable, Wilfrid cherche son fils du regard. *Le petit fainéant!* se dit-il de mauvaise humeur. *Jamais là quand on a besoin de lui!* Sitôt arrivé à la ferme, Antoine s'est comme d'habitude éclipsé vers la rivière derrière la maison ou ailleurs dans le boisé pour y ramasser quelques branches avec lesquelles il pourra se fabriquer un tire-roches ou une petite figurine d'animal de son cru. Asthmatique depuis sa naissance, ne pouvant pas faire de gros efforts sans déclencher une crise, le jeune garçon a pris l'habitude de se ménager, devenant, selon son père, indolent et paresseux.

De son côté, Lauréanne reste un petit moment avec la jument Luna. C'est elle qui lui a donné son nom en l'honneur de la pleine lune qui brillait tellement fort pendant la nuit ayant suivi sa naissance. Elle était un peu chétive et son père avait eu l'air de la considérer comme quantité négligeable. Lauréanne s'est alors immédiatement sentie remplie d'affection envers elle. Une si jolie petite pouliche, comment aurait-elle pu ne pas l'aimer? Elle lui rendait visite tous les jours,

l'observant de loin, impressionnée par chacune des étapes de son développement. Puis, sitôt que Luna a été sevrée de sa mère, Lauréanne s'est mise à en prendre soin comme si elle avait été sienne.

— Oui, ma belle Luna. Oui, oui, ma belle. T'es une grande fille. Courageuse, forte, répète-t-elle en lui caressant doucement le dessus de la tête entre les oreilles, laissant glisser ses doigts à plusieurs reprises sur l'encolure et les épaules.

Se plaçant devant la jument, les mains posées de chaque côté de sa tête, elle la regarde avec amour.

— Sitôt que j'vas pouvoir, j'vas revenir te voir, pis on va aller se promener, lui promet-elle en s'éloignant à regret vers la grange, dans le coin du poulailler.